



HAL
open science

Le dernier homme des champs ou Victor Pavie, un naturphilosophe en Anjou

Trigalot Guy

► **To cite this version:**

Trigalot Guy. Le dernier homme des champs ou Victor Pavie, un naturphilosophe en Anjou. 2021.
hal-03353277

HAL Id: hal-03353277

<https://univ-angers.hal.science/hal-03353277>

Submitted on 23 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Clichés Musées d'Angers
*Les Amis de Victor
et Théodore Pavie*



Les Lyriades

Thomas Pavie, Marc-Édouard Gautier,
Thomas Rouillard, Guy Trigalot

16-17 octobre 2020

*Les Pavie
précurseurs de l'écologie*



Guy TRIGALOT

LE DERNIER HOMME DES CHAMPS VICTOR PAVIE NATURPHILOSOPHE EN ANJOU

Introduction

Lorsqu'on se penche sur les racines de la renommée d'Angers et de son agglomération en matière de végétal – pôle scientifique d'excellence à l'échelon européen, cité primée pour ses parcs et jardins, ses plantes, ses fleurs, filière agricole et botanique réputée, ville pionnière en ce qui concerne les espaces naturels protégés¹... – et sans remonter aux plantations du roi René ni à la « douceur angevine » chantée par Du Bellay, la famille Pavie apparaît bien, aux côtés d'autres notables du temps, comme l'une des sources marquantes de cette spécificité végétale angevine. Bien avant Gaston Allard (1838-1918) le créateur de l'Arboretum et à la même époque qu'André Leroy (1801-1875) plus grand pépiniériste d'Europe en son temps, les Pavie ont fortement incarné cette volonté de promotion et de défense de la Nature.

Ils succèdent aux physiocrates du XVIII^e siècle, ces tenants du « gouvernement de la nature » qui entendaient substituer aux lois sociales la seule loi naturelle et reconnaissaient dans les agriculteurs les seuls véritables créateurs de richesses. Ils succèdent surtout aux membres des Sociétés d'Agriculture des Sciences, des Arts et des Belles-Lettres qui partageaient leurs savoirs et leurs expériences pour faire progresser l'agriculture² et l'agronomie³. Il faut souligner que le terme *agriculture* apparaissait en premier dans le titre. Les Pavie reprennent donc le flambeau, Louis le père puis Victor le fils aîné, que ce soit au sein d'institutions qu'ils contribueront à faire renaître ou par le biais de leurs activités d'édition, leurs publications personnelles ou encore à travers leur appartenance aux sociétés de botanophiles.



Angers, vue du ciel, vers 1850

¹ Avec notamment : Végépolys, l'Office communautaire des variétés végétales, Terra Botanica, le Muséum des Sciences Naturelles avec 82 000 planches d'herbier numérisées, l'Arboretum comprenant notamment un herbier de plus de 350 000 échantillons ce qui en fait la collection la plus importante du Grand Ouest, l'École Nationale d'Horticulture, la Société d'Horticulture d'Angers et du Maine-et-Loire etc.. Il existe également des fonds anciens d'horticulture aux Archives départementales, à la Bibliothèque municipale d'Angers, à l'UCO...

² Processus par lequel les êtres humains aménagent leurs écosystèmes et contrôlent le cycle biologique d'espèces domestiquées, dans le but de produire des aliments et d'autres ressources utiles à leurs sociétés.

³ Étude scientifique des problèmes (physiques, chimiques, biologiques) que pose la pratique de l'agriculture.

Les sociétés savantes d'Angers

L'origine de ces sociétés remonte donc à la fin de l'Ancien Régime. À Angers, Jacques Duboy, professeur à l'Université, fonde la *Société Royale d'Agriculture* en 1760. Cet établissement n'aura que peu de rayonnement car il se réduit rapidement à n'être qu'un simple bureau d'une société centrale, établie à Tours. La *Société d'Agriculture de Tours* cessera ses activités dès 1793.

L'on trouve également mention d'une *Société des Botanophiles* existant à Angers depuis mars 1777, constituée d'érudits, de médecins et d'amateurs éclairés. Propriétaire d'un jardin, elle s'est donnée pour tâche de réunir les plantes indigènes de l'Anjou. Ce jardin concerne surtout les savants angevins ainsi que l'École de médecine. Là encore la Révolution désorganise la société qui est dissoute en 1792.



Le courant de pensée des physiocrates sera réactivé après la Révolution par François de Neufchâteau, issu de la bourgeoisie et ministre de l'Intérieur, et prendra alors le nom d'« agromanie ». Il s'agit encore de développer l'agriculture et les connaissances qui s'y rattachent. Mais, mises à part l'introduction du maïs, venu d'Espagne, dans le Sud-Ouest et celle de plantes fourragères venues d'Angleterre, les résultats ne sont pas extraordinaires ; on assiste davantage à un phénomène de mode qu'à une véritable entreprise scientifique. Quant aux techniques et outils, ils restent archaïques.

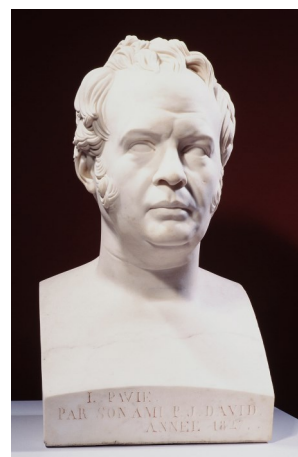
Un second élan sera apporté, par le retour à la terre de la noblesse et des notables qui entendent s'installer de manière permanente dans les campagnes. De nouveaux matériels et méthodes modernes sont alors divulgués, des expériences sont encouragées, dans le but de réformer les techniques traditionnelles. L'Etat pilote cette marche vers le progrès, relayé en cela par les sociétés d'agriculture locales.

Le Comice horticole

C'est en 1833 qu'est promulgué un règlement visant à créer les comices agricoles. Pendant tout le XIX^e siècle, ils se multiplient à travers le territoire. Les populations rurales se rendent avec leurs animaux et leur matériel au chef-lieu de canton. On célèbre alors le triomphe de l'agriculture française, en plein développement. Symboles d'une République agrarienne, les comices agricoles se veulent le reflet d'une France travailleuse et efficace où les élites citadines et les notables locaux s'attachent le soutien de la paysannerie en faisant l'éloge des mondes ruraux. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les comices ne demeurent plus de simples expositions et remises de prix agricoles. Ils deviennent festifs et sont alors un lieu de divertissement et de sociabilité rurale intense, rôle qu'ils continueront de jouer pendant le début du XX^e siècle.

Création de la SASAA

Réunis chez Pavie, rue Saint-Laud, dès 1814 ou 1815 quelques notables angevins jettent les bases de futures sociétés de lettrés. Cette première association n'a d'abord d'autre but que la lecture en commun des publications nouvelles. Elle prend



Louis Pavie,
buste de David d'Angers
© Musées d'Angers

le titre de *Société d'Histoire naturelle*. Puis, à partir du 11 mai 1823, se déroulent aux Rangeardières, propriété de Pavie père à Saint-Barthélemy-d'Anjou, des séances⁴ qui réunissent quelques érudits désireux de faire revivre une véritable société littéraire aux objectifs plus larges et plus « scientifiques ». Le temps passe et en 1827, ce petit groupe se retrouve à nouveau pour rédiger cette fois le règlement de la *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers* avec l'ambition de ressusciter ainsi la première *Académie Royale d'Angers* créée sous Louis XIV.

Louis Pavie est président en 1835, vice-président en 1842 et 1855, secrétaire de la section agricole de 1841 à 1848, vice-président du comice horticole de 1851 à 1855. Son fils Victor deviendra également un pilier de l'institution occupant l'un des postes de vice-président à partir de 1860, et sans discontinuer jusqu'à sa mort en 1886⁵.

La *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers* met en place des cours gratuits et variés, notamment concernant la taille des jardins fruitiers. Elle est à l'origine de la création du Comice horticole et elle possède une remarquable collection géologique départementale. Des expositions sont proposées, sur l'agriculture, l'horticulture, la viticulture et même la sériciculture, les beaux-arts... ; des représentants sont envoyés aux congrès parisiens et aux expositions universelles (Louis Pavie est d'ailleurs choisi pour celle de 1855, où la SASAA obtient une médaille d'or), et un concours départemental est également organisé, etc.

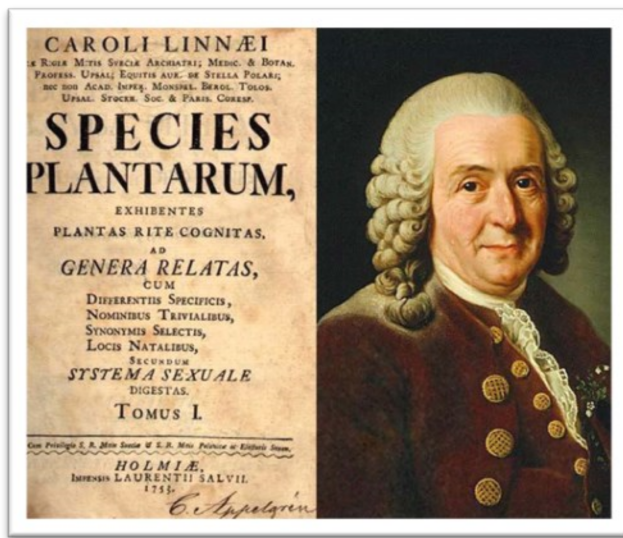
Aujourd'hui il existe une *Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts d'Angers* descendant en droite ligne de la SASAA et donc de l'Académie Royale de 1685. Nous avons d'ailleurs l'honneur et le plaisir d'accueillir ce matin, son président, Monsieur Jean-Pierre Bois, que je remercie sincèrement pour sa présence parmi nous. À noter que la SASAA est propriétaire d'une partie de la réserve du Pont-Barré à Beaulieu-sur-Layon où nous nous rendons demain, à l'invitation de la LPO qui gère le domaine, pour une visite-découverte commentée.

La Société Linnéenne de Maine-et-Loire

Carl Linnaeus von Linné, naturaliste suédois, né en 1707 et mort en 1778, considéré comme l'un des pères du système scientifique de nomenclature bino-minale, et de façon indirecte de la taxinomie moderne, fit l'objet d'un véritable culte au XIX^e siècle.

En 1852, Aimé de Soland fonde la *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire*. Quelques-uns de ceux qui animaient déjà, en 1815, aux côtés de Louis Pavie, la *Société d'Histoire naturelle*, MM. Lachèse, Guépin, Millet en constituent les piliers⁶. Louis Pavie, à l'époque vice-président de la SASAA, ne figure pas sur les listes, mais son fils Victor devient un membre assidu. Il siège notamment à la commission oologique de la société et à ce titre, s'intéresse de près aux œufs et nids des espèces avicoles. C'est le temps pour lui, d'ailleurs, de composer plusieurs poèmes sur ce thème : « Migrations » en 1858, « Les nids » en 1859, « La cigogne » en 1862.

Les excursions de la *Société Linnéenne*, effectuées aux mois de mai, juin, juillet et août, donnaient



Carl von Linné

⁴ Les « Cahiers des Rangeardières » conservés à la BMA donnent à lire les comptes-rendus de ces cinq séances savantes.

⁵ Sa dernière présence est attestée le 5 juin 1886.

⁶ De nombreuses personnalités, en majorité angevines, y participent : les d'Andigné, Béclard, Brunetière, de Contades, Cosnier, Lachèse, Lemarchand, Larevellière, Port, Ackermann, Bel-leuvre dès l'origine, et plus tard : André Leroy, Halévy et Las Cases. Des correspondants célèbres adhèrent également, tels Michelet ou Chevreul.

⁷ Philosophe, naturaliste et poète américain (1817-1862). Son œuvre majeure, *Walden ou la Vie dans les bois*, est une réflexion sur l'économie, la nature et la vie simple menée à l'écart de la société, écrite lors d'une retraite dans une cabane qu'il s'était construite au bord d'un lac.

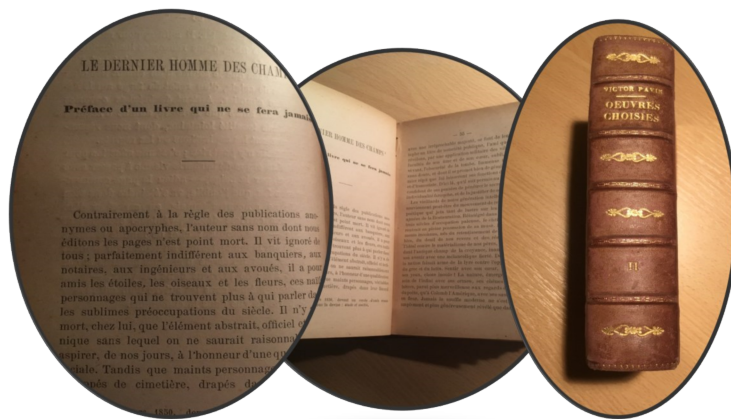
lieu à des comptes-rendus. Derrière le nom de l'espèce observée, figuraient le lieu visité ainsi que le nom du propriétaire ou du guide. Pour la seule année 1862, celui de Victor Pavie est cité dix fois, dans ses propriétés de Feneu ou de Saint-Melaine. Son nom est également très souvent associé aux trouvailles rares ou aux découvertes rapportées dans ces comptes-rendus. La *Société linnéenne de Maine-et-Loire* fit paraître des annales. Il y eut quinze livraisons entre 1853 et 1880, date de sa disparition. Pavie y signa plusieurs contributions remarquées.

Le Dernier homme des champs : une clé autobiographique

Le « Dernier homme des champs » le titre d'un autre texte de Victor Pavie nous semble central pour qui veut vraiment le connaître. À la fois nouvelle autobiographique, manifeste, testament spirituel, cette « préface d'un livre qui ne se fera jamais », lue vers 1850 devant un cercle d'amis, fut publiée dans les *Œuvres choisies*, en 1887. Sous couvert d'un témoignage d'amitié (la description du vécu, des opinions et des choix d'un « ami ») ce sont des confidences que Pavie livre sur lui-même. La description détaillée des souvenirs des cénacles parisiens, les convictions artistiques et religieuses énoncées, les désaccords politiques, les engagements professionnels, littéraires, locaux, et les allusions aux problèmes relationnels relatés dans ces lignes, concordent avec ceux vécus par Victor Pavie qui finit même par écrire certains passages à la première personne, lorsqu'il s'agit des confessions les plus intimes du soi-disant ami, comme si le glissement vers une narration directe lui avait échappé. Ce document est précieux, car Victor Pavie y passe en revue les étapes de sa vie, parallèlement aux événements historiques, et y révèle les caractéristiques fondamentales de sa pensée.

Le personnage-alibi, l'alter ego de Pavie est ainsi décrit :

[...] l'auteur sans nom dont nous éditons les pages n'est point mort. Il vit ignoré de tous ; parfaitement indifférent aux banquiers, aux notaires, aux ingénieurs et aux avoués, il a pour ami les étoiles, les oiseaux et les fleurs, ces naïfs personnages qui ne trouvent plus à qui parler dans les sublimes préoccupations du siècle.



Victor Pavie, *Œuvres choisies*, Perrin et Cie, Paris, 1887

Remarquons ici l'image de l'anachorète rustique, cher à Jean-Jacques Rousseau ou à Henry David Thoreau⁷ et dont George Sand dressait quelque temps plus tôt en 1837, un portrait convaincant en la personne de Patience dans son roman *Mauprat*. À partir de cette posture de départ, de résistance au progrès et même de refus du modernisme, Victor Pavie déroule logiquement son récit, de sa ren-

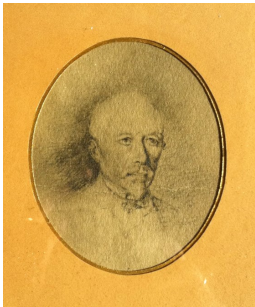
contre avec les grandes figures du romantisme à son désenchantement dû au déclin de l'école littéraire puis à sa décision de se retirer dans son Anjou natal, pour y panser ses plaies morales. Critiqué pour ses goûts romantiques par le microcosme d'Anjou, Pavie explique avoir vécu difficilement cette période :

De petits hommes de vingt ans, irrévocablement achevés, docteurs en droit, danseurs et pianistes, à

qui les clairs de lune et les soleils couchants inspiraient une répulsion marquée, coudoyaient gravement notre pauvre bohème sans plus de souci de lui que d'un follet. Les jeunes filles cachait, sous [...] leurs cils noirs ou [...] leur chevelure blonde, des trésors d'ironie, de défiance et de jugement.

Pavie consentit cependant à « rentrer dans le rang » en succédant à son père à la tête de l'imprimerie. Quand les affaires marchèrent moins bien, il décida avec soulagement de céder son affaire, déclarant :

Mon temps d'épreuve est achevé. À moi les champs, bonsoir aux villes [...] Puisque l'ennui et la contrainte ont germé pour nous sous l'ardoise grise des cités, essayons du bonheur et de la liberté sous les chênes. Je vais rouvrir mes sources et lâcher toutes mes écluses [...]



Victor Pavie

Cette figure du « paria », qui colle si bien à celle du poète romantique, finalement convenait à Pavie ; elle lui permettait de s'en draper pour justifier la césure survenue dans sa vie, à cette date-là : l'éloignement de la famille Hugo et de Paris. Il entendait bien revenir alors à ses seules préoccupations idéales. Refusant l'évolution industrielle et la métamorphose des mentalités, il choisit de se cantonner à ses premières amours. Commença alors pour le poète une vie d'artiste. Soulagé des contingences triviales du quotidien, par son aisance financière, Pavie se consacra à la critique, aux études historiques, à la poésie et aux excursions botaniques.

Le texte, reprenant la narration à la troisième personne, décrit alors un ermite vivant dans une « maison adossée au revers oriental d'un coteau que des taillis surmontent ». Maison sans âge, fusionnant avec la nature originelle, mais qui offre néanmoins tout le confort d'un intérieur de « bon goût », cette demeure incarne le refuge idéal. « L'art y reluit partout » écrit Pavie. Faut-il y voir une allusion à sa propriété du Bignon qu'il possédait à Feneu ? On peut le penser. Victor Pavie livre en tout cas le secret du bonheur qui régnait là :

Quelques revues périodiques, fraîches et sous bande [...] en franchissent le seuil inexorablement interdit aux publications quotidiennes [...] un petit nombre d'amis viennent apporter des faits pour en rapporter des idées [...] Quelquefois l'on ne dit rien [...] et il n'y a que l'étranger qui puisse prendre pour du silence cette intime relation des sentiments et des pensées.

Au-delà du simple regret d'un monde agricole idéalisé, le texte « Le Dernier homme des champs » offre à Pavie l'occasion de condamner les modifications brutales que connaît son siècle. Faisant référence au mythe rousseauiste de l'homme naturel, il dénonce un progrès coupant l'homme de cet état originel et critique une société qui, selon lui, déleste l'individu de ses ambitions métaphysiques.



Le Bignon, l'une des maisons d'enfance de Victor Pavie, près de Feneu dans le Maine-et-Loire, par Albert Lemarchand (coll. privée)

La perte des repères et le refus du progrès : un air du temps

On le voit, Victor Pavie s'inscrit dans le courant antimoderne. Son œuvre couvre de nombreux domaines différents : voyage, poésie, critique, étude historique, etc. mais nous y remarquons une grande cohérence. Si les catégories diffèrent, les sujets, reflets fidèles de l'imaginaire

romantique, demeurent les mêmes, à savoir : l'art, la nature, la religion, la dénonciation du progrès. Ces thèmes transversaux courent tout au long des écrits de Pavie. Mais le sujet le plus prégnant est bien celui de l'histoire en marche, de la comparaison du passé avec le présent, amenant la critique virulente de ce dernier.

Antimoderne, le terme mérite explication. Pavie ferait-il partie de ces « champions du statu quo, les conservateurs et réactionnaires de tout poil, [...] les atrabilaires et les déçus de leur temps, les immobilistes et les ultracistes, les scrogneugneux et les grognons⁸ » décrits par le professeur Antoine Compagnon ? Ou faut-il entendre qu'il appartient à la catégorie des avant-gardistes, ceux qui, plus conscients que les autres hommes, ne sont pas aveuglés par les soi-disant bienfaits du modernisme et en pressentent de dramatiques conséquences, ces critiques de leur époque qui « ont maintenant l'air plus contemporains et proches de nous parce qu'ils étaient désabusés⁹. » ?

« Conservateur », Victor Pavier l'est sans doute : il défend l'Église immémoriale, la Nature originelle, les valeurs historiques liées à la Noblesse¹⁰. « Réactionnaire », beaucoup moins, si l'on prend en compte son soutien à la révolution artistique, ses enthousiasmes – assez vite éteints il est vrai –, pour les bouleversements politiques de son jeune temps¹¹. « Immobiliste », pas davantage ; il est au contraire très créatif en littérature et très actif dans le domaine des œuvres sociales et charitables. « Grognon », certes non ; son frère Théodore en témoigne : « Il était aussi doux, aussi simple que l'enfant qui vient de naître [...] Il demeura toujours jeune¹². ». En revanche, pour ce qui est du



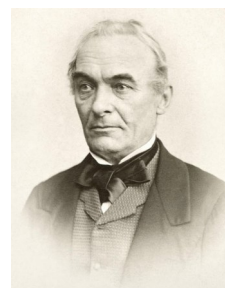
La tour Louis d'Outremer, à Laon, détruite en 1831

qualificatif « déçu de son temps », reconnaissons que cette tonalité est présente dans la plupart de ses écrits.

Être antimoderne donc ne se résume pas à regretter le passé, prisonnier d'une simple nostalgie ; il convient aussi de s'en prendre au présent et à l'avenir. Pavier, dès 1840, oppose ainsi le paradis perdu - de sa jeunesse, des temps anciens, non industriels - à l'enfer promis par la civilisation matérialiste émergeant alors. En proie au mal du siècle, que Gérard Gengembre résume de cette phrase : « Il semble impossible de croire dans le monde moderne¹³ », Pavier est à l'unisson des plaintes romantiques concernant le déclin des valeurs morales et les ravages du progrès, notamment à l'encontre de la Nature. À cet égard, la position de l'écrivain angevin rejoint tout à fait celle de Villiers de l'Isle-Adam par exemple, qui développa, dans *Isis* en 1862, puis dans *l'Amour du naturel*, en 1888, les thèmes de la pollution et de la destruction de l'environnement. Je cite l'un de ses commentateurs, Alain Néry, qui enseignait à l'université d'Angers il y a quelques années de cela :

[...] le progrès, [...] nous conduit au danger des pires catastrophes et d'une épouvantable régression ; Villiers s'en avise longtemps avant nos écologistes et nos apôtres de la « qualité » de la vie, et sa réflexion va singulièrement plus loin que la leur, car elle touche au matérialisme même qui fonde les économies et les sociétés modernes [...]. Pour l'essentiel, [...] c'est bien à une science rebelle, dénaturée parce que déchristianisée, que Villiers fait la guerre¹⁴.

À l'unisson de Victor Hugo dont il a certainement lu et apprécié l'article « Guerre aux démolis-



Prosper Mérimée
(1803-1870)

⁸ Compagnon Antoine, *Les antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, Paris, Gallimard, 2005, p 7.

⁹ *Ibid.*, p 9.

¹⁰ Qui ne va pas jusqu'au légitimisme, Pavier n'ayant pas pris position clairement sur cette question. (voir Néry Alain, *Op. Cit.*)

¹¹ Voir, par exemple, le récit de ses « sorties en arme » et « patrouilles nocturnes » effectuées, en 1830, pour défendre la Charte. (in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 123).

¹² Pavier Théodore, *Victor Pavier, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1887, p 307-308.

¹³ Gengembre Gérard, *Op. Cit.*, p 31.

¹⁴ Néry Alain, *Les idées politiques et sociales de Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, Diffusion Université Culture, 1984, p 305-306.

seurs », et de Mérimée qui menait la résistance face aux vandales qui dérobaient aux monuments en ruines les pierres et matériaux pour construire de nouveaux bâtiments, Pavie milite pour la défense du patrimoine architectural et notamment celui de sa région. Lors de ses périples en Bretagne comme en Italie, le voyageur angevin ne cesse de déplorer les outrages endurés par les monuments et les œuvres d'art. On trouve donc dans sa correspondance une critique acerbe des nouveautés technologiques de son époque :

« Âge de fer, mon ami, bateaux de fer, chemins de fer, plumes de fer dont j'écorche avec des grincements affreux le papier glacé de ma lettre, et que je compare à celles tombées d'une aile d'oiseau et qui volaient jadis si légères et si souples sur nos feuillets d'écolier¹⁵ ! »



Et, des malades observés pendant une traversée qu'il effectue justement en bateau à vapeur, font dire à Pavie, non sans ironie : « [...] on ne saurait sans une criante injustice refuser à Papin, à Watt et à Fulton, entre autres découvertes et améliorations merveilleuses, le perfectionnement de la nausée¹⁶. »

Ajoutons que notre auteur fut proche d'antimodernes notoires, parmi lesquels Lacordaire et Montalembert. Enfin, si être antimoderne signifie refuser le monde issu de la Révolution, alors Victor Pavie l'est assurément, surtout pour tout ce qui touche à la religion.

Les choses sont-elles, cependant, si simples ? Jeune, Victor Pavie était-il un « moderne », lui qui combattait pour une nouvelle modernité, celle-là même qu'on appelait avec mépris « romantique » ? On pourrait l'affirmer. Le nouveau mouvement littéraire et artistique défendait pourtant, partiellement, un retour à certaines sources anciennes. D'où une relative ambigüité, augmentée d'ailleurs par l'influence de la figure tutélaire de Chateaubriand. Celui-ci en effet, bien que reconnu comme précurseur du Romantisme, fut également un modèle pour les antimodernes. Le Romantisme lui-même, alors, est-il moderne ou antimoderne ? Vaste question à laquelle nous ne saurions répondre ici, tant les individualités du courant romantique s'exprimèrent de façon différente sur le sujet, certains auteurs rejetant le progrès, d'autres, au contraire, le soutenant, d'autres encore, évoluant d'une position à l'autre au fil du temps. Victor Pavie fut appelé quant à lui, notamment par Sainte-Beuve, « le gardien de la chapelle romantique », ce qui accentue l'image passéiste du mouvement littéraire comme celle du poète angevin. Le romantisme serait alors qualifié de « moderne » au moment de son émergence mais d'« antimoderne » une fois son temps révolu. Serait-on donc plus aisément « moderne » quand on est jeune et « antimoderne » quand on est vieux ? Pas nécessairement diront certains.

Pour nous éclairer, nous garderons en mémoire la définition des antimodernes de Compagnon : « modernes en délicatesse avec les Temps modernes¹⁷ », qui réconcilie les facettes parfois contradictoires de la notion et rappelle que la « modernité » de Baudelaire était justement le fait de résister au monde moderne, à son culte du progrès et son embourgeoisement. Victor Pavie fut bien alors, au soir de sa vie, un antimoderne de ce type, un homme à la pointe du changement de son

¹⁵ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in *la Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p. 51.

¹⁶ *Ibid.*, p. 53.

¹⁷ *Op. Cit.*, p 7.

époque durant sa jeunesse mais ne se sentant par la suite, plus vraiment de son temps.

« Le dernier homme des champs » : le terme s'applique donc parfaitement à Victor Pavie mais également à une sensibilité que l'on constate chez ses contemporains en cette moitié du XIX^e siècle. Car c'est le temps du basculement de toute une civilisation, autrefois agraire et locale, artisanale et quasi féodale, régie par la tradition, vers une organisation sociale renouvelée, plus industrielle avec de nouveaux rapports au monde. Un bond formidable et inédit en deux épisodes. Le premier au début du XIX^e siècle. Les jeunes nés vers 1800-1810 comme les frères Pavie ressentent les effets de trois fractures politiques et sociales essentielles :

- la Révolution qui a mis un terme définitif à des siècles et des siècles de royauté – la Restauration ne sera qu'une parenthèse vers d'autres républiques –
- l'Empire qui a fini de faire voler en éclats les représentations, les dogmes d'antan et agrandi la France à toute l'Europe,
- le Romantisme qui a bouleversé les arts et libéré l'individu, mais qui a aussi entraîné la disparition de certaines valeurs.

Victor Pavie a du mal avec ces trois causes. Premièrement, son grand-père et son père ont

souffert de la Terreur et ils ont transmis à leur descendance la méfiance envers les doctrines révolutionnaires surtout lorsqu'elles deviennent totalitaires. Deuxièmement, il n'a pas l'âme d'un conquérant et la saga napoléonienne est quelque chose qui dérange sa nature hésitante. Quant au Romantisme, Pavie s'attache surtout à ses premiers élans, catholique et monarchiste. Il a adhéré aux nouveaux



La galerie des machines à l'Exposition universelle de 1889

horizons qu'il dégagait – défense de l'individu, liberté de penser... – mais appréciait tout autant le recours paradoxal aux valeurs du passé – la religion, l'art de vivre...-. Il refuse maintenant son évolution « libérale ».

Le deuxième épisode du cataclysme, plus grande césure encore, interviendra aux détours des années 1870-75, accentuant peut-être la posture rétrograde de Pavie. À l'univers statique, mécanique des penseurs des Lumières et de leurs successeurs positivistes qui avaient foi dans un progrès linéaire, succède à présent un nouvel horizon fait d'incertitudes et de remises en question. Le monde industriel et ses nouvelles classes sociales déséquilibre l'ordre établi. Marx, puis Durkheim, Freud vont explorer de nouvelles approches du réel. Quelques années plus tard, la découverte de la physique quantique et la recherche fondamentale en mathématique mettront fin aux sciences pratiques et observables. Quant aux philosophes Schopenhauer et Nietzsche, ils ont œuvré à ce qu'on a nommé « la mort de Dieu ». Les bouleversements dus à cette crise du savoir sont considérables et comme souvent, le commun des mortels n'appréhende pas ces profondes évolutions, se réfugiant dans un matérialisme mesquin que fustigeront nombre d'écrivains de la fin du XIX^e siècle, des naturalistes aux décadents.

Cette mutation intellectuelle, vitale apporta son lot de bienfaits, mais elle généra également aux yeux de Victor Pavie comme à ceux de nombreux de ses contemporains, une perte de repères essentiels. On peut dès lors comprendre que Pavie ait fait de la dénonciation d'un tel changement d'univers, son cheval de bataille.

Les racines de la fibre « écologique » de Victor Pavie

Si certaines contrées lointaines ont attiré Victor Pavie – l'Angleterre de Walter Scott, l'Allemagne de Goethe et l'Italie des peintres et sculpteurs notamment –, il en est une, bien plus proche, qu'il ne négligea pas : son cher pays de Loire. Anatole Langlois remarquait, à ce propos : « Victor Pavie est essentiellement Angevin : il aime l'Anjou, [...] comme l'aimaient beaucoup de ses compatriotes, et c'est à des sujets angevins qu'il revient le plus volontiers. »

Cette attirance pour les terroirs est représentative de l'époque. Et chez Pavie elle remonte à l'enfance. Élevé au contact de la nature, cette dernière a toujours constitué pour lui une source d'émerveillement, de connaissances et de joie. Il faut dire que Victor et son frère Théodore passent le plus clair de leurs loisirs à courir les bois et les prés des bords de la Mayenne et de la Loire. Leur père possède en effet une grande demeure à Feneu, « Le Bignon » dont Victor héritera, et il fréquente souvent les rives sablonneuses de Sainte-Gemmes, où sa grand-mère maternelle demeure encore. Là, les jeunes garçons emplissent leurs yeux du spectacle magnifique du grand fleuve sauvage, qui étire l'été ses « grèves dorées », et roule l'hiver ses flots démesurés. Ces immensités impriment dans l'esprit de Victor le goût des grands espaces, des émotions romantiques, des tableaux tourmentés.

Une autre maison de famille, celle des Rangeardières a également servi de décor à ses explorations enfantines. Théodore le raconte dans l'ouvrage posthume qu'il consacra à son frère : « Il prit le goût de la botanique, de l'horticulture et des fleurs dans le beau jardin que son père entretenait et enrichissait avec un soin jaloux. »

Épris de cette vie campagnarde, Victor Pavie fut, plus tard, l'auteur de nombreux textes sur la région, sa flore, ses paysages, ainsi que de poèmes entièrement dédiés à la vie végétale. Pour nombre d'auteurs romantiques, comme avant eux pour les poètes de la Renaissance, la nature est bien une muse prolifique. Lamartine comme Hugo chantent les sensations qui jaillissent de leurs cœurs au contact des champs, des forêts, des lacs. Pavie fait de cette intime relation une source majeure de sa création poétique.



La Loire

Création poétique

Il est utile de rappeler la dimension « métaphysique » qu'occupe la poésie au moment où Victor Pavie la découvre durant sa jeunesse. Ses autres caractéristiques sont celles d'un retour au sacré, d'une quête existentielle. Pavie est ainsi le parfait disciple de Victor Hugo qui écrit, dès 1822, dans la préface des *Odes* : « Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumé à voir dans les choses plus que les choses. » La recherche d'un sens du monde occulté par ses tristes réalités, et celles d'un salut individuel et collectif font ainsi pendant à l'expression du mal de vivre des jeunes romantiques, et deviennent l'antidote de leur désespoir intime.

L'imagination, la rêverie sont reines et constituent des alternatives à la philosophie ; la contemplation, la méditation, le songe sont les guides et les véhicules les plus directs vers la perception de l'infini, poursuivant sur la voie que Rousseau et ses *Rêveries du promeneur solitaire* ont ouverte. Mais ce sont surtout des expériences de communion avec le monde. Pavié écrit : « Chez Chateaubriand, la rêverie est liée [...] à une participation euphorique du moi au monde : « [...] je me sentais vivre comme partie du grand tout, et végéter avec les arbres et les fleurs » écrit-il. » À la fin de sa vie, Victor Pavié retourne à la poésie. Son inspiration se révèle alors franchement bucolique et nostalgique. Ces poèmes élégiaques rappellent ceux de Virgile, et l'on trouve là, certains credo de ses premières œuvres :

*Ce que j'aime,
C'est, loin des cris humains et des hurlantes voix,
De vaguer librement dans l'épaisseur des bois*

Mesurons la distance qui le sépare alors de son mentor de jeunesse. Dans l'autobiographie que Victor Hugo dicte à son épouse en exil, le proscrit répond à ceux qui lui reprochent d'oublier la nature, les eaux, les bois, les étoiles, pour les partis (avril 1839) :



*Je vous aime, ô sainte nature :
Je voudrais m'absorber en vous ;
Mais, dans ce siècle d'aventure,
Chacun, hélas ! se doit à tous.*

[...]

*Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !*

Pavié n'aura donc pas suivi son maître jusque-là.

Victor Pavié, naturphilosophe ?



*Goethe dans la campagne romaine,
Johann Heinrich Wilhelm Tischbein*

L'approche totalisante de la nature et de la science dont Pavié fit sa marque de fabrique, renvoie assez clairement à la notion allemande de Naturphilosophie, qui n'a pas d'équivalent linguistique en français. Formulée essentiellement par quelques penseurs allemands, dont le plus important, Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling à la fin du XVIII^e siècle, elle constitue « un courant de pensée à la fois discrédité et méconnu, face cachée du romantisme. » Cette conception fut battue en brèche par de nombreux scientifiques, et notamment par Auguste Comte, polytechnicien, défenseur d'un idéal du

savoir qui allait peu à peu imprégner toute la société française à partir du XIX^e siècle. Outre-Rhin pourtant, la Naturphilosophie connut un important succès.

Le voyage à Weimar que fit en 1829 Victor Pavie grâce à David d'Angers et leur rencontre de Goethe ne furent pas sans influencer le jeune homme, qui écrivait, admiratif, au sujet de l'auteur de *Faust* :

[...] s'écoulèrent, de 1775 à 1782, sept années d'une activité prodigieuse entre toutes ; [...] Là, dans l'observation intime de la nature, en contact permanent avec les mystères de la végétation, il recueillit les matériaux de la *Métamorphose des Plantes*, titre de gloire plus imprescriptible à ses yeux que les créations littéraires dont le monde avait retenti.

Ainsi que nous l'explique Georges Gusdorf¹⁸, la Naturphilosophie est une espèce de synthèse des différentes compréhensions de l'homme, puisant aux mêmes racines que les peintres et les poètes du temps :

Le romantisme littéraire et artistique propose une présence au monde limitée à la saisie esthétique de l'univers. La Naturphilosophie approfondit cette intuition [...] Les sciences, la raison, la poésie, la religion, les arts, tout comme les organes sensoriels, sont des voies d'approche vers une appréhension de l'univers dans sa totalité. La recherche de cette connaissance globale, de cette conscience intuitive en laquelle communi-ent le visible et le non-visible, l'évident et le caché, le dedans et le dehors, est la raison d'être de la Naturphilosophie [...]

On trouve, dans deux textes « naturalistes » de Victor Pavie, des passages qui illustrent cette vision du monde. Plus que la connaissance des mécanismes dans leurs moindres détails, c'est la fusion du sujet dans son environnement, au sens le plus large du terme, qui importe pour lui. Dans le premier, un dialogue entre l'auteur et un ami aborde la question du savoir originel :

« - Et la science [...] ? - Ah ! oui, la science, j'oubliais. L'équilibre à maintenir entre la science et la nature est un problème désespérant dont la solution nous échappe. On aurait plus tôt fait de remonter à Adam, [quand] il fut donné à l'homme de tout sentir et de tout connaître [...] »

C'est donc bien à la conquête d'un savoir perdu, d'une identité première que se lance Victor Pavie. Les mêmes thèses sont reprises dans le second texte. Dès le début, Pavie déclare :

Cette puissance de sentir, aucuns diraient cette faiblesse, est la vie de la science. Les pédants ont beau dire, il lui faut respirer et aimer. Ni patience d'analyse, ni largeur de synthèse, ni rigueur d'enchaînement, ni subtilité d'aperçus ne sauraient suppléer en elle à ces intuitions à la fois naïves et sublimes par où l'enthousiasme du poète confine à l'observation du savant.

N'est-ce pas, sous d'autres termes, l'exacte définition qu'en donne Gusdorf ?

La Naturphilosophie ne veut être ni une philosophie de l'esprit, ni une philosophie de la matière, ni une philosophie de la raison, ou de Dieu, mais à la fois tout cela et autre chose que tout cela. [...] La Naturphilosophie convoque les savants authentiques et les philosophes, mais aussi les mages et les poètes, assemblage surprenant qui déconcerte les esprits non prévenus et nuit à la respectabilité de la doctrine.

Car il est vrai que cette conception fut contestée par les tenants de la Science avec une majuscule. Certaines divagations, excès et erreurs ont justifié ces critiques. « Le progrès des connaissances a mis en échec bon nombre de ses doctrines, et ridiculisé ses certitudes. » Mais, outre le fait que toute science même exacte, a pourtant commis des erreurs de jeunesse, le découpage du savoir en territoires étanches empêche un entendement de l'interdépendance des phénomènes. Tout savoir de la partie conduit-il à l'appréciation de ses rapports avec les autres parties et le tout ? Newton et Kant eux-mêmes reconnaissaient le caractère limité, voire étroit de leurs découvertes. Et de prestigieux héritiers, parmi lesquels Bergson, Teilhard de Chardin ou Merleau-Ponty explorèrent les possibilités d'une réelle approche globale. Victor Pavie, par sa nature sensorielle et religieuse, la préférait, en tous cas, à la seule intelligence analytique.



Friedrich Wilhelm Joseph
von Schelling
(1775-1854)

¹⁸ Gusdorf
Georges, *Le
savoir roman-
tique de la
nature*, Paris,
Payot, 1985.

Deux tours en Anjou

Il est donc approprié de voir dans les promenades naturalistes de Pavie davantage que de simples excursions. Pour la revue de la *Société Linnéenne de Maine-et-Loire*, Victor Pavie livra un texte intitulé « Tribulations d'un botaniste », en 1859¹⁹.

En guise de conclusion, il écrit six strophes qu'il attribue à un « sien ami » – mais nous sommes, là encore, en présence du même procédé que pour le *Dernier homme des champs* – et qui rendent hommage à sa passion naturaliste. Le dernier vers : « Il herborisait dans les cieux. » fait de cette passion botanique une quasi-religion.

Si le déplacement proprement dit ne dépasse pas le cadre départemental, c'est bien à un voyage plus vaste, à une expérience plus profonde auxquels l'auteur convie ses lecteurs. Dressant le portrait de cet ami, le botaniste angevin lui déclare :

Chaque plante que tu relevais devenait pour toi la clef d'un monde. Tu plongeais avec elle dans les profondeurs du sol par les racines, par sa tige tu pointais aux hauteurs des cieux, déduisant de sa forme, de sa couleur, de son arôme, de ses tendances et de ses vertus, sa vraie signification dans les harmonies du paysage.

Pavie souligne ailleurs l'urgence de préserver les espèces végétales menacées²⁰. Une note précise au lecteur l'esprit dans lequel il écrit : L'auteur de ces pages avait le goût de la botanique : il la cultivait même en adepte initié à ses secrets scientifiques ; et il ne se passait guère d'années qu'il n'organisât, de concert avec d'autres botanistes Angevins, une ou plusieurs excursions dans le but d'explorer les principales localités de la contrée. Mais celui que la disparition d'une futaie ou d'un simple chêne affectait jusqu'à la tristesse, ne pouvait assister, sans un sentiment analogue, à l'anéantissement des trésors de notre Flore, de plus en plus réduits par les envahissements de la culture.

Ce document, écologiste avant l'heure nous entraîne aux abords de Beaucouzé, dans les quartiers d'Angers (Saint-Augustin, Saint-Serge...), à la Baumette, à Fontevault, au Thourel et dans bien d'autres endroits du département. Pavie fait encore l'éloge du comportement de son « double » naturaliste, qui se pose en adversaire des jardins



« Paysage d'Anjou »,
tiré du *Liber amicorum* de Victor Pavie

botaniques ; il considère en effet qu'ils ne sont que de pâles reflets de la réalité. Il condamne également les dénominations modernes qui sont, selon lui, oubliées de la poésie des appellations d'antan.

Le second texte naturaliste de Victor Pavie paru en 1863, « Herborisation à Chaloché », est identique, dans sa facture (récit orné d'une poésie finale), comme dans son propos (randonnée botanique émaillée de réflexions philosophiques et de critiques sociales). L'ami Théophile est encore ce personnage dont le narrateur chante les louanges. La randonnée s'effectue cette fois dans la région de Chaumont-d'Anjou, au nord-est d'Angers. C'est le parc de Soucelles, c'est l'ancienne abbaye de Chaloché, c'est l'étang de Malagué, c'est la route de Pellouailles qui attirent régulièrement nos botanistes. À cette époque, y subsistaient encore tourbières, berges et landes, vierges de tout aménagement de la civilisation honnie. Descriptions des espèces observées et des paysages traversés, discussions savantes, rappel des superstitions locales et envo-

¹⁹ L'article fut publié quatre ans plus tard, dans *l'Artiste*, sous le titre « Les chimères d'un botaniste ».

²⁰ À la même époque, l'Américain George Perkins Marsh (1801-1882), premier « lanceur d'alerte » peut-être, dénonce l'emprise destructrice de l'homme sur la Nature, qu'il s'agisse des espèces animales ou des écosystèmes.

lées mystiques alternent avec le récit de promenades détaillées et de découvertes inespérées. Mais ce qui traverse tout le texte est, une nouvelle fois, une vision unitaire de la nature, mondes végétal, minéral et animal se fondant en un tout, dont l'homme constitue un simple élément. Et cette approche spirituelle, nourrie de connaissances en sciences naturelles autant que de sentiments religieux dessine une certaine forme d'« attitude écologique » avant l'heure.

Conclusion

La sensibilité de Victor Pavie, son engagement savant tout comme sa création poétique entrent en résonance avec nos actuelles préoccupations écologiques. L'histoire est longue pour que la prise de conscience de quelques penseurs et poètes atteigne finalement toutes les couches de la population.

Un auteur rappelle l'origine de cette pensée dans le romantisme originel :

Il s'agit d'être conscient de la solidarité universelle qui lie tous les êtres créés. Cette vision de la nature comme un grand tout hiérarchisé du plus bas au plus haut est ancienne : elle est exposée déjà dans la préface de *Cromwell*²¹.

Elle est même bien plus ancienne. L'hebdomadaire *Le Point* a récemment consacré un numéro spécial à ce sujet intitulé « L'Homme et la Nature » qui en rassemble les textes fondamentaux. Si elle est étudiée par les Grecs, infériorisée par le christianisme, simplement utilisée lors des siècles suivants, la Nature devient donc presque une partie de l'homme avec le Romantisme. Certains peuples vivant au contact permanent de la Nature avaient également développé une philosophie globale ; je pense aux Indiens d'Amérique, aux tribus d'Amazonie ou aux Inuits du Grand Nord. Et avec le concept de *biosphère* (région unifiée du globe terrestre occupée par la vie) développé entre 1875 et 1926²², puis celui de *Gaïa* dans les années 1960²³ les hommes d'aujourd'hui semblent se rapprocher du principe de non-différenciation entre soi et l'environnement que le bouddhisme énonçait déjà, presque mille ans avant notre ère.

Au soir de sa vie, Victor Pavie, fidèle à sa jeunesse, comme en écho avec cette réalité, communiait toujours avec ce que Hugo avait déclaré plusieurs décennies auparavant :

Il y a dans les rapports de l'homme avec les fleurs, avec les objets de la création toute une grande morale à peine entrevue, mais qui finira par se faire jour et qui sera le corollaire et le complément de la morale humaine²⁴.



²¹ Jean-Claude Fizaine, *Victor Hugo et la tauromachie, les implications de la maltraitance animale*. Communication au Groupe Hugo du 21 mars 2009 (<http://grou-pugo.div.jussieu.u.fr/Groupugo/09-03-21Fizaine.htm>)

²² Par un géologue autrichien Eduard Suess (1831-1914) puis le chimiste russo-ukrainien Vladimir Vernadsky (1863-1945).

²³ Par le chimiste James Lovelock, né en 1919.

²⁴ Hugo Victor, *Voyages*, éd. Laffont, p 824 (lors du voyage en Espagne de 1843).